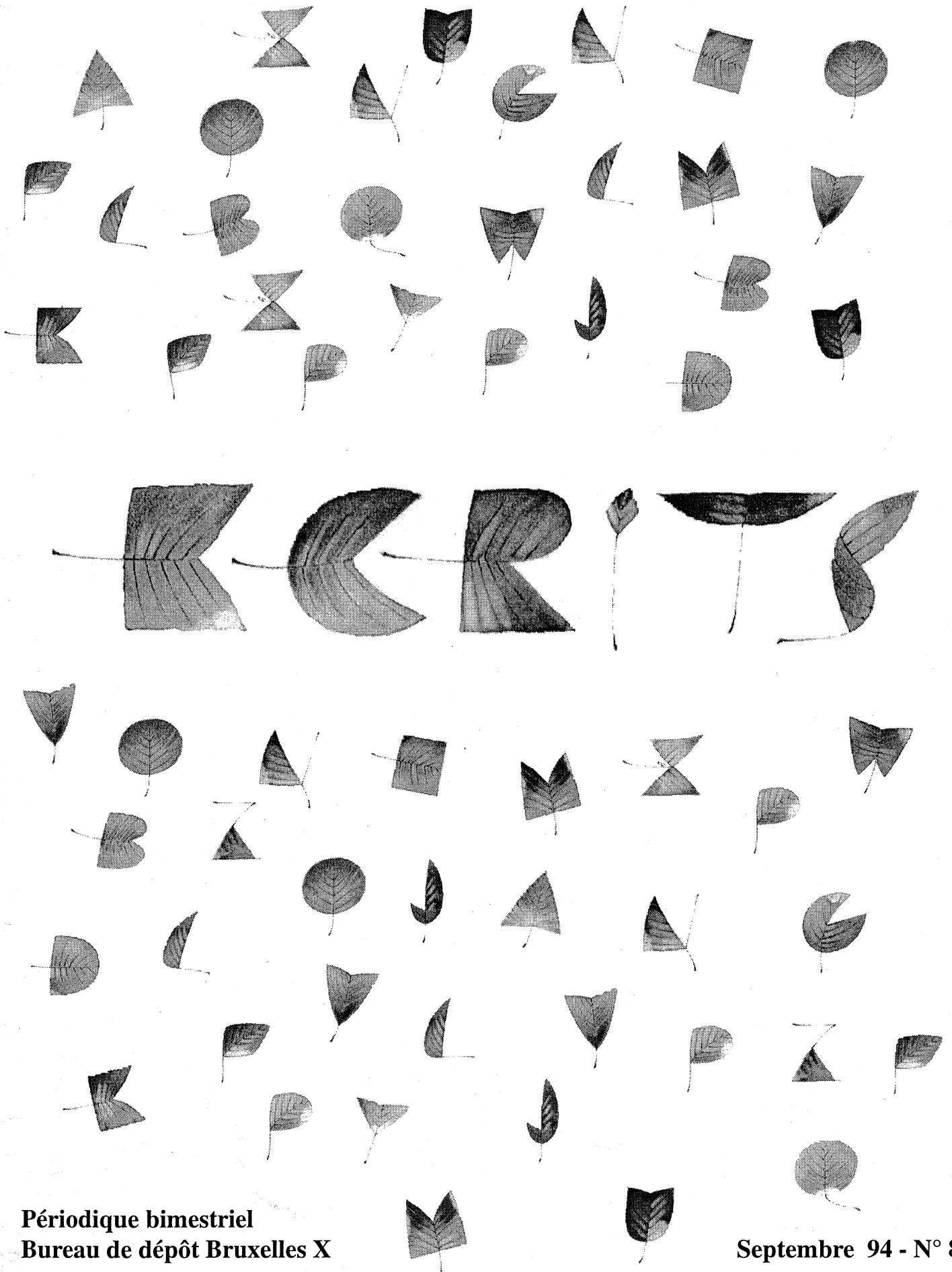


Le journal de l'αpha



Périodique bimestriel
Bureau de dépôt Bruxelles X

Septembre 94 - N° 86

Contacts

LIRE ET ECRIRE Communautaire
Rue Antoine Dansaert, 2A
1000 Bruxelles
☎ 02/502.72.01

LIRE ET ECRIRE Région Bruxelloise
Rue d'Andenne, 79
1060 Bruxelles
☎ 02/534.38.78

LIRE ET ECRIRE Région Wallonne
Rue Antoine Dansaert, 2A
1000 Bruxelles
☎ 02/502.72.01

LIRE ET ECRIRE Brabant Wallon
Boulevard des Archers, 21
1400 Nivelles
☎ 067/84.09.46

LIRE ET ECRIRE Centre et Borinage
Rue des Amours, 3
7100 La Louvière
☎ 064/26.09.74

LIRE ET ECRIRE Charleroi
FUNOC
Avenue Général Michel, 1B
6000 Charleroi
☎ 071/31.15.81

LIRE ET ECRIRE Hainaut occidental
Réduit des Dominicains, 9
7500 Tournai
☎ 069/22.31.01

LIRE ET ECRIRE Liège-Huy-Waremme
Rue Soeurs de Hasque, 9
4000 Liège
☎ 041/23.74.70

LIRE ET ECRIRE Luxembourg
Grand Place, 7
à 6880 Bertrix
☎ 061/41.44.92
à Bastogne
☎ 061/21.16.49

LIRE ET ECRIRE Namur
Rue Froidebise, 1 à 5000 Namur
☎ 081/74.10.04

LIRE ET ECRIRE Verviers
Rue Peltzer de Clermont, 36 à 4800 Verviers
☎ 087/35.05.85

*Le Journal de l'alpha est publié
avec le soutien
de la Communauté Française de Belgique
et
de la Commission Communautaire Française
de la Région de Bruxelles-Capitale*



Couverture et illustrations : MASSIN, La lettre et l'image, Gallimard, 1993; exceptées :

- l'illustration de "Notre vie dans ce siècle", extraite de LAFFON M. et DEGLI-ESPOSTI P., Le tablier bleu, Syros, 1992.
- l'illustration de "J'étais inquiet", extraite de A Suivre, n° spécial, Avril 83.

Rédaction: Lire et Ecrire Bruxelles
rue d'Andenne, 79 - 1060 Bruxelles
☎ 02/534.38.78 - Fax 02/538.59.50

Comité de rédaction: Didier CAILLE, Sylvie-Anne GOFFINET (coordination et contact), Augustin MUKILE, Jean-Luc PIRARD, Catherine STERCQ, Catherine TERRASSON (secrétaire de rédaction), Annick WUESTENBERG

Photocomposition, mise en page et impression :

PAGE-IN sprl
Route de Huy 49 - 4287 Lincent
☎ 019/63.53.77 ou 02/649.64.00

Editeur responsable:

Alain LEDUC - rue d'Andenne, 79 - 1060 Bruxelles

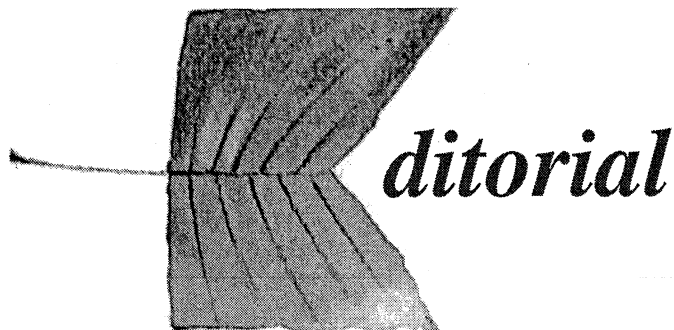
Abonnements

Prix de l'abonnement (6 numéros par an):

Réseau d'alphabétisation en Belgique: 300 fb ; Autres: 500 fb

A verser au compte de Lire et Ecrire Bruxelles n° 001-2316563-85

(par mandat postal pour l'étranger) avec la mention Journal de l'alpha



Le 8 septembre 1994, Journée internationale de l'alphabétisation décrétée par l'UNESCO, est l'occasion de questionner une société qui accepte une dualisation croissante entre riches et pauvres, inclus et exclus, lettrés et illettrés.

En Communauté française, et c'est le cas dans toute société industrialisée, le taux d'analphabétisme communément admis est de 4 à 6% de la population adulte. S'il s'agit d'analphabétisme fonctionnel, le taux varie de 10 à 25% des adultes.

Concrètement, être «analphabète», c'est être «incapable de lire et écrire, en le comprenant, un exposé simple et bref de faits en rapport avec sa vie quotidienne», mais plus fondamentalement, c'est être exclu socialement, économiquement, culturellement et politiquement, avec un sentiment de culpabilité et d'échec.

Or, qui est responsable ?

Faut-il penser qu'une personne choisisse l'exclusion, la dépendance et s'y complaise ?

En fait, toute situation précaire impliquant des préoccupations quotidiennes de survie, comme se nourrir ou se loger suscite un sentiment d'immuabilité, de fatalisme face à cette situation.

Qui, dans ces conditions ressentirait l'envie de lire, le besoin d'écrire, de prendre position, d'affirmer un choix, d'oser une opinion, ...

Ainsi, l'analphabétisme ne se pose pas comme problème individuel, ou alors très marginalement, mais comme une faille dans un système démocratique, comme une insuffisance de partage social.

Dès lors, nous estimons que la participation de chacun à la société dans laquelle il vit, le droit à la formation continuée ainsi que la reconnaissance sociale et culturelle sont les fondements indissociables d'une société démocratique.

Les associations d'alphabétisation, regroupées au sein de Lire et Ecrire se donnent pour mission de susciter l'expression des apprenant(e)s, de favoriser l'émergence de leurs questions et de leurs propositions, de valoriser leurs productions et de les accompagner vers une plus grande autonomie.

Ce Journal, recueil de textes d'apprenant(e)s, reflète bien cette orientation de notre travail.

Car la lecture et l'écriture ne sont pas des finalités en soi mais des outils d'expression culturelle, sociale ou affective, de prise de parole, d'affirmation de soi et de pouvoir sur son environnement.

Plus de 300 textes nous ont été transmis, 20 associations et régionales ont participé à la réalisation de ce Journal.

La qualité des textes et la démarche signent une volonté collective de briser le déterminisme que subissent les apprenant(e)s. Nous regrettons de ne pouvoir, faute de place, publier tous ces textes.

Nous remercions tous ceux et celles, apprenant(e)s, formateurs et formatrices, qui ont permis l'édition de ce numéro et, en conséquence, sa valorisation.

Philippe PEPIN
Co-Président

Alain LEDUC
Co-Président

▲ apprendre

Bonjour Alain

Cent ans d'immigration

Dans mon jeune âge

Destination... Bruxelles

Et voici

Ensemble

En t'attendant

Humeurs

J'étais inquiet

J'avais 7 ans

J'étais un crayon

Je ne sais pas pourquoi

Je trouve que le savoir

La bague

La marionnette en bois

Les arbres

Mon chagrin

Notre vie dans ce siècle

Pour les mineurs

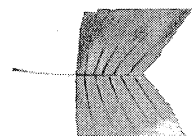
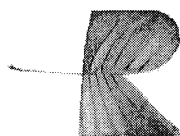
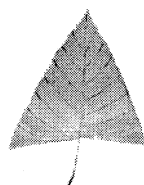
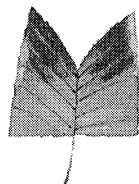
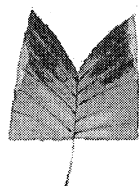
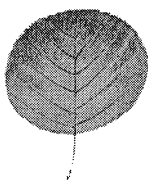
Rennaissance

Si j'étais une fleur

Trois allumettes

Une nuit d'été

L'espérance au bout de la route





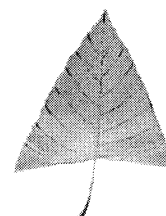
*Apprendre à lire et à écrire
c'est prendre un nouveau chemin
qui n'a pas de fin
c'est prendre un train qui va très loin*

*Ne pas savoir lire
c'est comme ne pas prévoir assez de pain
pour le lendemain*

*Ne pas savoir écrire
c'est porter un lourd fardeau
c'est comme une maison sans eau*

*Aller vers l'écriture
c'est aller vers la lumière
pour y voir plus clair
c'est comme tirer un bateau à la mer
et faire le tour de la terre*

*Le plus merveilleux
c'est entrer et sortir d'un livre comme on veut*



Le 30 mai 1994

Bonjour Alain,

J'ai bien reçu ta lettre qui m'a beaucoup touchée car j'ai de très bons souvenirs de toi. Peut-être un peu trop.

Tu sais, depuis que tu es parti, j'ai beaucoup changé. Je me rappelle que tu me taquinais sur mon mauvais français, et moi, je rougissais de honte à chaque fois, c'était un nouveau combat à refaire.

Et bien, aujourd'hui, je t'attends impatiemment. Je te réserve une petite surprise qui, j'espère, te fera plaisir.

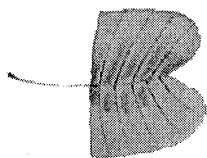
Sinon, depuis ton départ, je me sens seule, tu me connais: j'aime beaucoup parler avec toi.

Sache bien que mes sentiments ont changé te concernant. Je ne suis plus la petite fille d'autrefois qui t'aimait sans conditions. Loin de toi, mes yeux se sont ouverts, ton monde n'est pas le mien.

J'espère seulement que notre amitié restera à jamais. Prends soin de toi et surtout, ne t'inquiète pas pour moi, je vais mieux.

Marie

P.S. Bonjour à ta femme et à ta petite fille; tu as fait le bon choix.



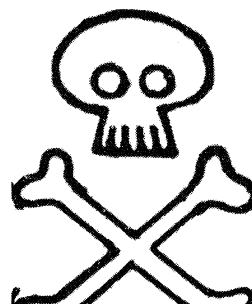
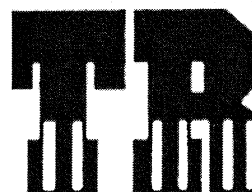
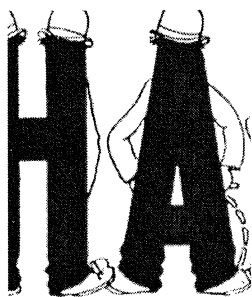
Couture
Escalier
Neige
Train

Arrivée
Numéro
Salon

Départ

,

Identité
Misère
Miroir
Italie
Guerre
Rails
Annonces
Travail
Images
Origine
Noir



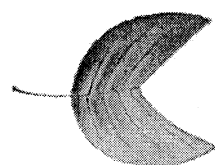
Charbon
Escalier
Nuit
Tristesse

Annonces
Nord
Souvenir

Départ

,

Identité
Mineurs
Mariage
Images
Guichet
Retour
Arrivée
Travail
Invitation
Organisation
Nécessité



**Dans mon jeune âge,
j'étais dans une cage
dans mon village.**

**Après un long voyage,
je vis au sixième étage
sans éclairage.**

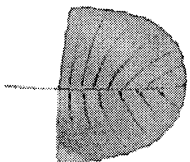
**De drôles de personnages,
sauvages, en rage, d'un autre âge,
sans aucun avantage,
me coupent le passage.**

**Pas de sauvetage,
dans ce sixième étage
rien que des orages...**

**Ce n'était pas très sage,
de quitter mon village
avec ses jolies plages
pour une voie de garage.**

**Je garde le courage,
et une belle image
de ce voyage:
de jolis paysages...
ce n'était qu'un mirage!**

Naïma Baabali



Destination... Bruxelles

Un jour parmi tant d'autres, je marche dans ma ville entre ses jardins, je respire l'odeur des fleurs si nombreuses et si différentes.

Parfois, je me promène sur les larges boulevards et parfois, dans les «souks» qui attirent les gens par leurs bonnes choses, le mélange du peuple, la différence des couleurs et la diversité des coutumes.

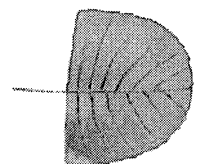
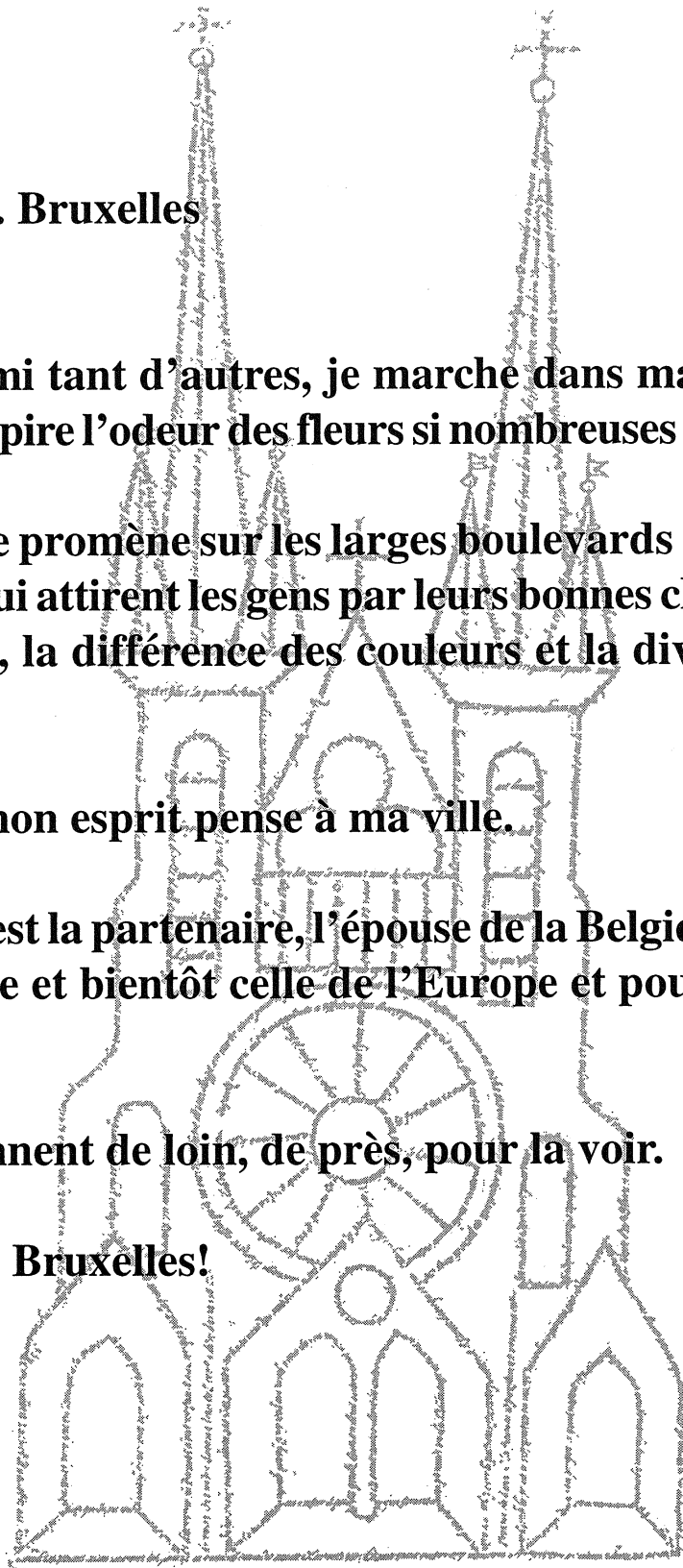
Je marche, mon esprit pense à ma ville.

Bruxelles: c'est la partenaire, l'épouse de la Belgique, puisqu'elle est sa capitale et bientôt celle de l'Europe et pourquoi pas celle du monde...

Les gens viennent de loin, de près, pour la voir.

Vive ma ville Bruxelles!

Mohammed



En t'attendant

Au petit matin je me lève
Le jour est dans les yeux du temps
La nuit saigne arbres en sève
En rêve j'ai vu le printemps.

Ma bien-aimée est la plus belle
Dans la cosse lisse du jour
Elle dort encore à voix basse
Sa bouche lui parle d'amour.

Mots exquis lèvres secourables
Ta jeunesse est dans le ciel pur
Je fais à ta chair désirable
Le don de mes songes obscurs.

Comme l'aile au ciel est nouée
Comme l'arbre au ruisseau du vent
Comme l'étoile à la pensée
A ta bouche est liée mon sang.

Sans toi je vis comme l'absence
Au creux de tout ce qui n'est pas
Et dans tes robes bruisantes
Tu meurs lorsque je n'y suis pas.

Ensemble et toujours par nous-mêmes
Usant la fleur mimant le fruit
Aussi beau que le mot «Je t'aime»
Aussi pur que l'acte je suis.

Notre royaume est le silence
Les mots ne s'appartiennent plus
Et nos deux coeurs sont la balance
D'un trésor par d'autres perdu.

Jeune plante d'aurore
Aux lys aux perles aux roseaux
Je préfère ta conscience
Claire comme une goutte d'eau.

Tes yeux veulent ta voix d'écoute
O fée sombre d'un âge d'or
Dans la nuit où ton sang s'égoutte
Mon sang libre rêve plus fort.

Le matin brûle dans tes robes
D'espérance et sous l'arc brûlant
De tes jambes ô triomphale
Je ne vois plus passer le temps.

Degueldre Suzanne

Murs, ville,
Et port,
Aile
Du mort,
Mer grise
Où brise
La brise,
Tout dort.

Dans la plaine
Nait un bruit.
C'est l'haleine
De la nuit.
Elle brame
Comme une âme
Qu'une flamme
Toujours suit ?

La voix plus haute
Semble un grelot.
D'un nain qui saute
C'est le galop.
Il fuit, s'élance,
Puis en cadence
Sur un pied dans
Au bout d'un flot.

La canteuse approche
L'écho la redit.
C'est comme la cloche
D'un couvent maudit ;
Comme un bruit de foule,
Qui tinte et qui roule,
Et tantôt s'écoule,
Et tantôt grandit.

Dieu ! la voix s'aggrave !
Des djinns !... Quel bruit ils font !
Fuyons sous la spirale
De l'escalier profond.
Délà s'éteint ma lampe.
Et l'ombre de la rampe,
Qui le long du mur rampe,
Monte jusqu'au plafond.

C'est l'essaim des djinns qui passe,
Et tourbillonne en allant !
Les ifs, que leur vol fracasse,
Craquent comme un pin brûlant.
Leur troupeau, leur et rapide,
Valant dans l'espace vide,
Semble un sanglier ivre
Qui porte un éclair au flanc.

Ils sont tout près ! — Tenons fermes
Cette aile, où vibrent les margaux.
Quel bruit dehors ! Bédouins, arènes
De vampires et de dragons !
La poutre du toit descend
Ploie ainsi qu'une herbe nouée.
Et la vieille porte rouillée
Tremble, à détacher ses gonds !

Crie de l'enfer ! voix qui hurle et qui pleure !
L'horrible essaim, poussé par l'aquilon.
Sans doute, ô ciel ! s'abat sur ma demeure.
Le noir félicet sous le noir latifol.
La maison crie et chancelle penchée,
Et l'on dirait que, du sol arrachée,
Ainsi qu'il chasse une feuille sèche,
Le vent la roule avec leur tourbillon !

Prophète ! si ta main me salue
De ces impurs démons des soirs,
J'irai prosterner mon front chauve
Devant tes sacrés encensoirs !
Fais que sur ces portes fidèles
Meure leur souffle d'éternité,
Et qu'en vain l'angle de leurs ailes
Grince et crie à ces vitreaux noirs !

Ils sont passés ! — Leur robe
S'écoule, et fait, et leurs pieds
Craquent de battre ces pavés
De leurs coups multiples.
L'air est plein d'un bruit de chasse.
Et dans les forêts prochaines
Prononcent tous les grands rhéons,
Sous leur vol de feu piéces !

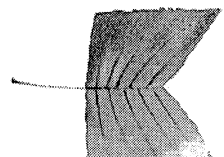
De leurs ailes lointaines
Le battement décroît,
Si confus dans les plaines,
Si faible, que l'on croit
Où la sauterelle
Crier d'une voix grêle,
Ou pétiller la grêle
Sur le plomb d'un vieux toit.

D'étranges syllabes
Nous viennent encor :
Ainsi, des arabes
Quand sonne le cor,
Un chaos sur la grève
Par instants s'élève,
Et l'enfant qui rêve
Fait des rêves d'or.

Les djinns funèbres,
Fils du trépas,
Dans les ténèbres
Pressent leurs pas :
Leur essaim gronde :
Ainsi, profonde,
Murmure une onde
Qu'on ne voit pas.

Le bruit vague
Qui s'endort,
C'est la vague
Sur le bord ;
C'est la plainte,
Presque éteinte,
D'une sainte
Pour un mort.

On doute
La nuit...
J'écoute : —
Tout fuit,
Tout passe ;
L'espace
Efface
Le bruit



Humeurs

Ce matin-là, Monsieur Derrel s'éveilla d'excellente humeur. Contrairement à son habitude, il ne prit guère soin, ce jour-là, de poser d'abord le pied droit sur le sol.

Au contraire, il sauta gaillardement à pieds joints de son lit après avoir d'un geste large et ample rejeté les couvertures. En sifflotant, il se dirigea vers la salle à manger où Marie-José (Madame Derrel), son air revêche habituel plaqué sur son visage ingrat, mettait la table du petit déjeuner tout en marmonnant entre ses chicots sur les imbéciles qui arrivent à sourire béatement de grand matin alors que la vie est si difficile pour les pauvres gens.

A cent lieues de cette vieille harpie neurasthénique, Monsieur Derrel réfléchissait intensément tout en trempant négligemment son croissant dans le café pisseux et déjà froid.

La veille, en ouvrant son journal du dimanche, il avait bien failli avaler sa première cigarette de la journée. Après avoir vivoté pendant vingt ans, le miracle s'était enfin réalisé. Il avait sorti les six bons numéros au lotto. Les chiffres de ses gains dansaient devant ses yeux tétanisés. Marie-José avait dû croire à une attaque, il l'avait vue sourire pour la première fois depuis des années, la vieille rosse. Mais lui, pas si bête après tout, avait réussi à garder une impassibilité presque totale et depuis réfléchissait.

Enfin! A lui la grande vie! Il allait pouvoir laisser tomber cette vieille carne et, dans la foulée, son boulot minable et dire enfin ce qu'il pensait à son poussah de directeur.

On allait voir ce que l'on allait voir.

Et d'abord il arriverait en retard ce matin. Le gros ne manquerait pas de le faire mander, ce qui lui permettrait de lui remettre sa démission à sa façon.

Il laisserait quelques miettes de pension alimentaire à la gorgone qui lui servait de compagne depuis tant, depuis bien trop d'années et, referait sa vie loin de ce pays brumeux en compagnie d'une créature de rêve dans l'une de ces îles que l'on voit sur les dépliants touristiques.

Sa chère, furieuse sans doute de le voir sourire aussi largement, se mit à l'invectiver sous le premier prétexte futile qui passa par sa tête de vieille pie déplumée.

Eric (Monsieur Derrel pour les intimes) l'ignorant superbement, prit sa gabardine au porte-manteau, ouvrit la porte palière, la referma en la claquant, ce qui ne manquerait pas de rendre sa tendre moitié folle furieuse et, dévala les escaliers quatre à quatre.

S'insinuant au milieu des embouteillages au volant de sa vieille 4L, il pensait déjà à la somptueuse berline qu'il ne manquerait pas d'acquérir dès qu'il aurait touché ses gains.

Au bureau, tout se passa encore mieux qu'il ne l'avait espéré.

Il était à peine arrivé, et toujours d'excellente humeur, quand Monsieur Spipège, le Directeur, le fit appeler. Le pauvre eut à peine le temps de prendre une mine sévère et d'ouvrir la bouche pour parler que déjà Eric lui disait ses quatre vérités, entrecoupées de quelques injures particulièrement bien senties desquelles il ressortait finalement qu'après toutes ces années d'esclavage, il avait enfin décidé de goûter à l'air de la liberté et qu'il laissait à l'hippopotame qui l'avait torturé pendant tout ce temps le soin de continuer seul à mener les destinées de cette boîte minable juste bonne à faire vivoter un goret adipeux, ruminant sur des statistiques débiles.

C'est avec une intense jubilation qu'il eut le temps de contempler la rougeur apoplectique du visage de son vis-à-vis avant de claquer la porte à la volée, ce qui fit sursauter la totalité de ses ex-collègues de bureau.

Toujours d'excellente humeur, il ressortit dans la rue, reprit le volant et se mit à errer sans but, grisé par sa nouvelle indépendance.

C'est alors qu'une idée burlesque lui vint.

Lui qui se farcissait depuis si longtemps ce vieux canasson arthritique, qu'est-ce qui l'empêcherait maintenant de s'envoyer enfin une femme comme il en avait toujours eu envie, l'une de ces créatures de rêve comme on en voit tous les jours sur la couverture des magazines?



Justement, il passait dans le quartier des bars et n'eut aucune peine à repérer une place pour se garer. Les néons criards l'intimidèrent d'abord un peu. Puis il pensa de nouveau qu'il n'était plus le petit employé timoré mais un riche rentier à qui tout ou presque tout était permis. Sa bonne humeur lui revint, il poussa la première porte qui s'offrit à lui.

Il était très tard et le crépuscule légèrement tombé lorsqu'Eric ressortit à l'air libre.

Le portefeuille largement asséché et le gosier saturé, titubant, louchant et rotant sous l'effet de l'alcool, il eut toutes les peines du monde à mettre la clé de contact à l'endroit qui lui était pourtant imparti depuis sa sortie de l'usine. Il sortit péniblement de la file où il était garé, prit de la vitesse et sitôt hors de la ville se mit à rouler à tombeau ouvert tout en braillant à tue-tête une chanson paillarde.

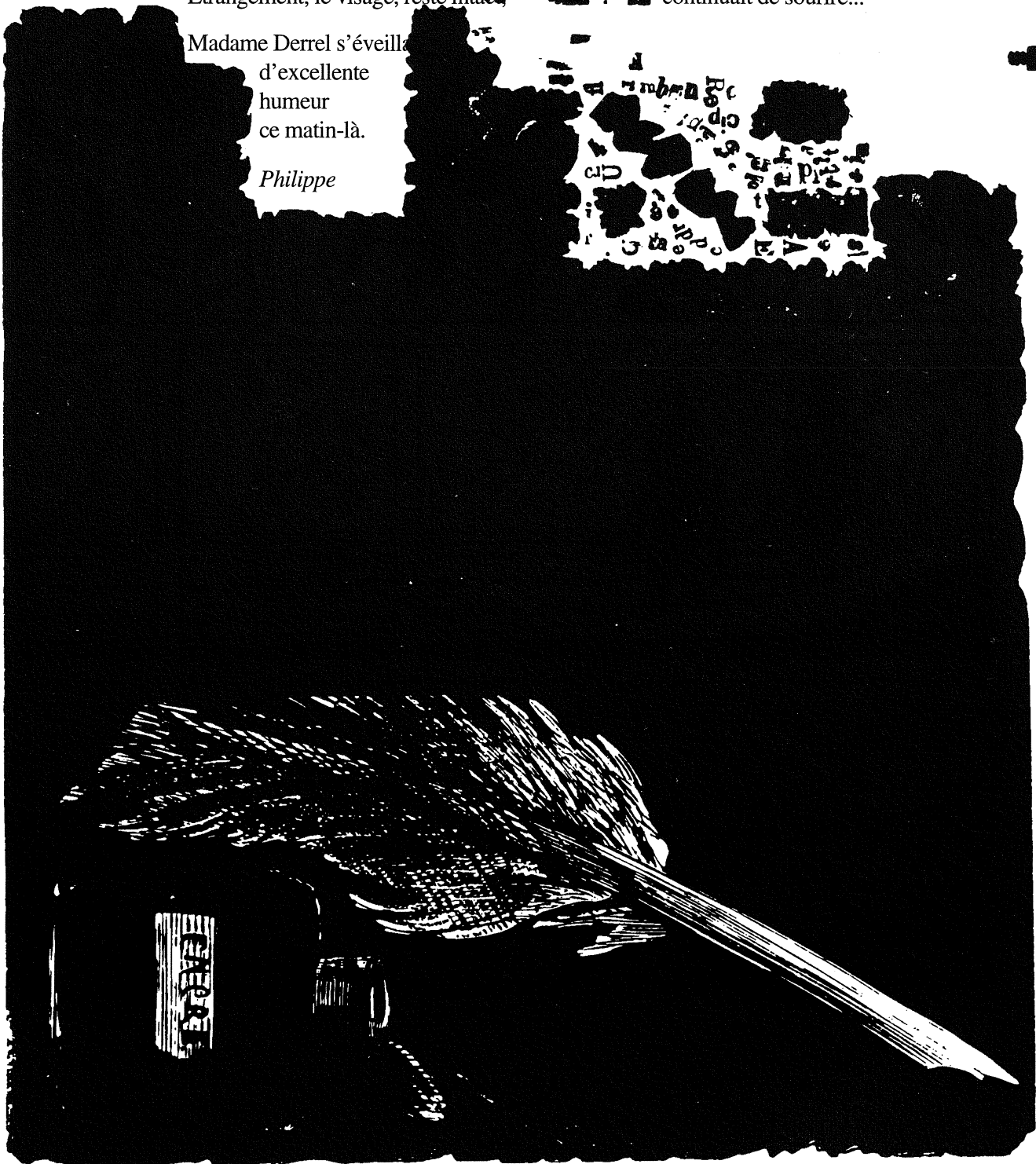
Depuis ce matin, son humeur n'avait fait qu'embellir; il en vint à se sentir puissant comme un Dieu et comme lui invulnérable. Ce qui expliquait peut-être qu'il ne vit pas le semi-remorque s'engager dans l'arrefour. Le choc fut effroyable. On retira de la carcasse de la voiture le corps disloqué du conducteur.

Etrangement, le visage, resté intact, continuait de sourire...

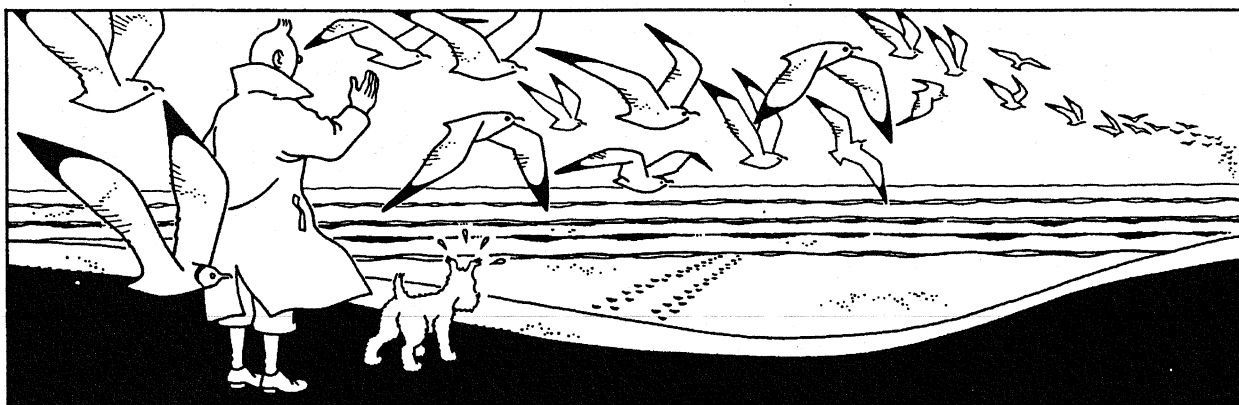
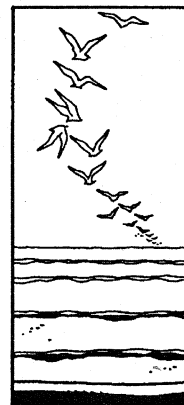
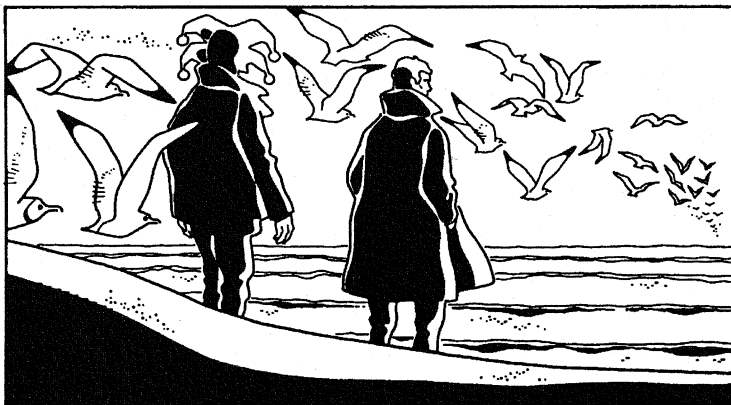
Madame Derrel s'éveilla

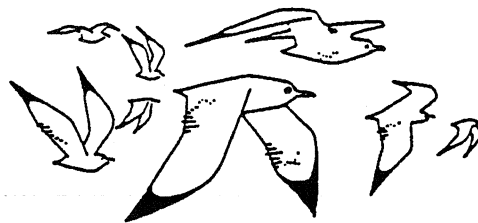
d'excellente
humeur
ce matin-là.

Philippe



COMES





J'étais inquiet et pensif, je marchais sur la digue en méditant. Les oiseaux m'accompagnaient, me donnant l'impression de me pousser dans le dos, quand, tout à coup, je vis ce visage, c'était bien lui, je ne rêvais pas, cet homme étrange était bien là.

Dans mon sommeil j'avais rêvé de lui et il m'avait hypnotisé et emmené vers cette plage.

On aurait dit qu'il savait que j'en avais marre de la vie, alors il me porta avec lui dans son monde, un monde que j'avais hâte de découvrir.



En avançant de plus en plus dans l'eau, les choses qui me sont venues à l'esprit, c'est que le monde de l'arlequin est un monde de silence et de paix.

Nous avons disparu ainsi dans les profondeurs de l'eau. Les oiseaux sont venus comme pour me saluer dans mon unique voyage sans retour au pays des merveilles.

Tintin me fit signe de la main. Milou avait l'air étonné de ne plus me voir remonter, je ne l'ai pas vu, mais là où je suis, on ressent, on voit sans être vu les hommes de ce monde.

Didier



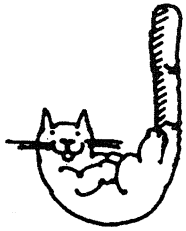
J'avais 7 ans lorsque j'entrai pour la première fois en classe, à Djundu, voici exactement 28 ans de cela. J'avais commencé en retard parce que l'école était très loin de la maison, 14 kilomètres aller-retour. La classe durait 6 heures, de 7h à 13h, avec une récréation de 30', de 10h30 à 11h. Comme matériel scolaire, une mallette pour les familles riches et des sachets pour les familles moins riches. On utilisait les bics bleu et rouge plus une boîte de crayons de couleurs pour le dessin. Nous partagions un pupitre à deux. Les livres n'étaient pas à la portée de tout le monde, seulement de ceux qui avaient les moyens. Pendant l'enfance, jusqu'aux grandes classes, on portait des uniformes: des culottes et des chemises vertes, c'est-à-dire de la 1ère à la 6ème primaire. Ceux qui n'avaient pas d'uniforme étaient exclus de l'école. Certains portaient des chaussures, d'autres marchaient pieds nus. Les maîtres nous frappaient à l'école. Nos locaux étaient très propres parce que les punis étaient obligés de nettoyer la salle de classe.

Jean-Pierre



J'étais un crayon entre les mains de Monique. Elle me rongait, elle me taillait, elle me martyrisait... mais n'écrivait jamais avec moi.

Monique



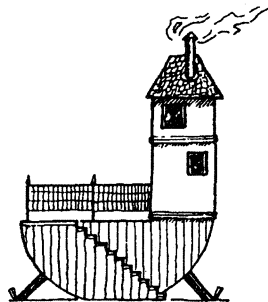
Je ne sais pas pourquoi j'use ma plume,
Je ne sais pas pourquoi j'use mon coeur,
Qui petit à petit se consume,
A vouloir atteindre le bonheur.



Comme sur la mer le navire,
Sur le papier quelques mots.
Le bateau qui chavire...
Et les mots qui délirent.

Mon crayon s'est taillé,
Comment vais-je t'écrire?

Deriu Vincenzo



Je trouve que le savoir se trouve partout et qu'on le vit tous les jours. On apprend en famille, on apprend avec les autres, on apprend en voyageant. Il suffit d'ouvrir son coeur.

Les autres apprennent aussi avec nous.

S'intéresser à ce que les autres disent, être plus tolérant, je crois que c'est important.

Accepter les autres tels qu'ils sont, je trouve que c'est aussi une forme de savoir.

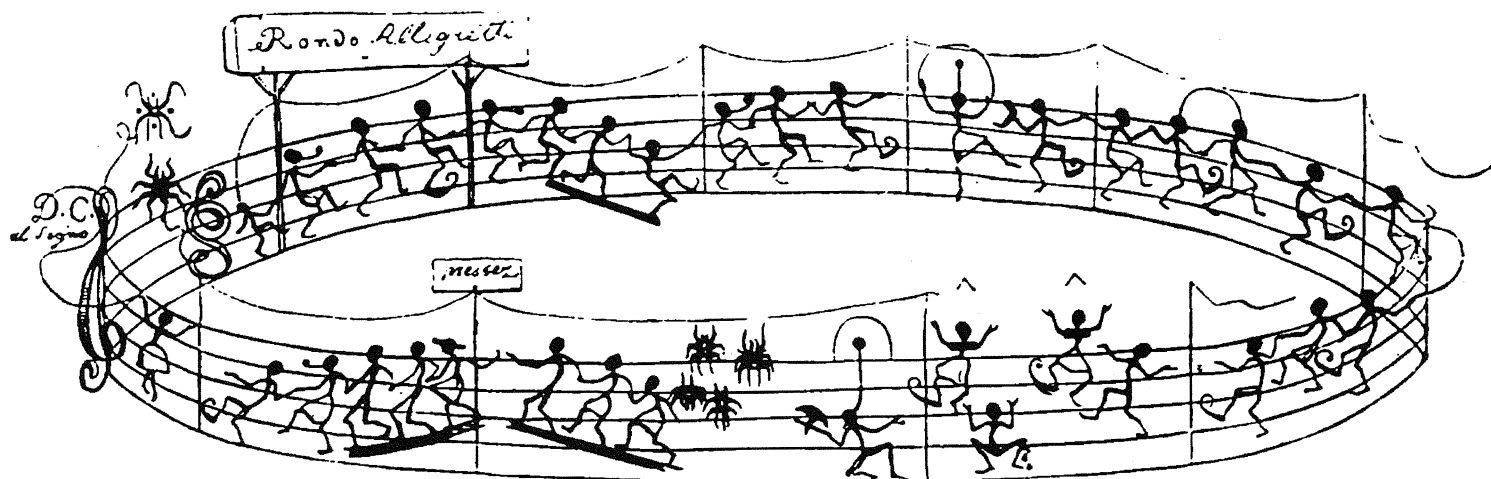
Le savoir, c'est aussi le calme, la liberté d'esprit.

Je pense que si on n'est pas calme, si on a des problèmes, on n'apprend pas, on est fixé sur cet ennui.

En fait, depuis notre naissance jusqu'à notre mort on apprend tous les jours.

Sobiha

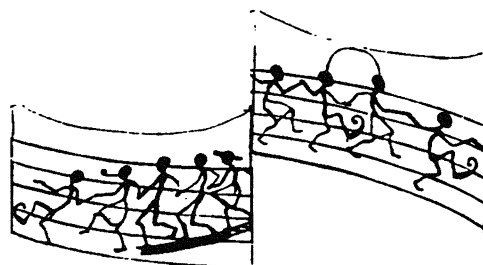
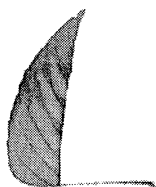




La bague

Cette bague est un souvenir
 de mon premier rendez-vous avec mon mari.
 C'est le cadeau le plus cher que j'ai jamais eu.
 Je la sens comme un parfum des îles.
 Je l'attends comme un poème d'amour.
 Je la vois comme une rose dans un vase.
 Quand je la touche, elle me donne
 des éclairs de couleur verte et rose.
 Ma bague me parle la nuit quand je dors,
 elle m'a dit des choses que je n'ai jamais entendues avant.
 Elle n'aime pas que je l'enlève
 car elle se sent seule, abandonnée.
 Quand je la porte sur moi, elle rit.

Souad Mansouri



La marionnette en bois

La Befana est une vieille femme très moche, avec un foulard sur la tête, des gros boutons sur le visage, des poils sur le menton et un très gros nez. Elle vole la nuit sur un balai avec un grand sac sur son dos rempli de jouets pour les enfants qui ont été gentils toute l'année.

Le 6 janvier chaque enfant met une chaussette à sa cheminée et pendant la nuit, la Befana passe par le toit et glisse les jouets par la buse de la cheminée.

Ce soir-là, les enfants doivent aller au lit tôt sinon ils ne recevront rien, parce que la Befana ne veut pas se montrer. Les enfants attendent ce jour avec joie.

Une fois un enfant qui avait reçu une marionnette en bois, lui avait donné le joli nom de Pinocchio.

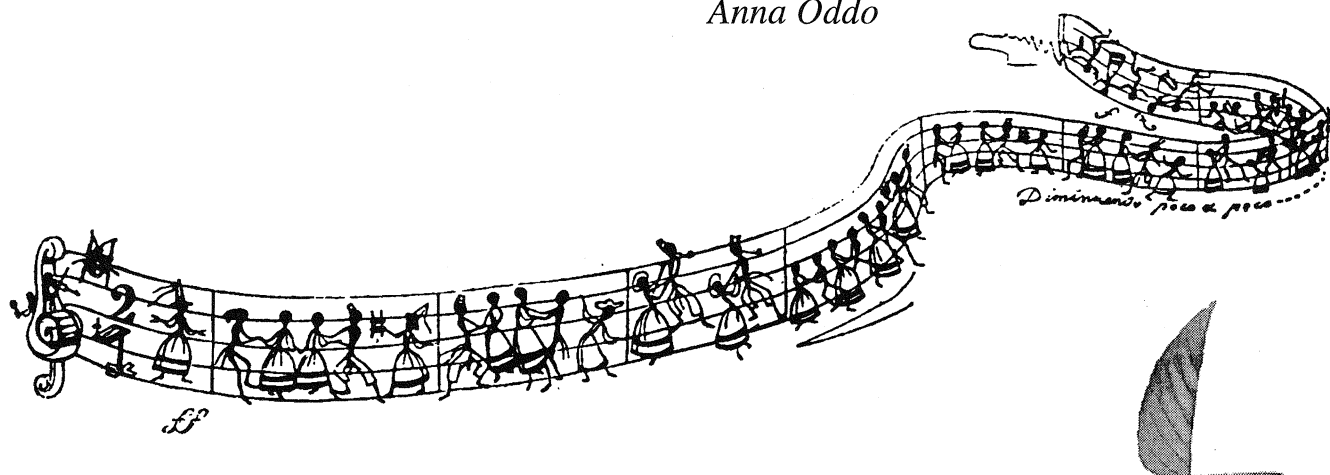
Mais ce n'était pas tout. A sa grande surprise, un jour, Pinocchio se transforma en enfant.

Il était très content parce qu'il avait trouvé une compagnie pour jouer mais des fois son bonheur durait très peu. Lorsque Pinocchio racontait des mensonges, son nez devenait très long et quand il n'était pas sage, il redevenait une marionnette en bois.

Un jour, il resta une marionnette pour toujours. Et l'enfant se retrouva encore une fois tout seul et triste.

Sa maman qui avait compris le chagrin de son enfant lui annonça que bientôt il aurait un petit frère ou une petite soeur.

Anna Oddo



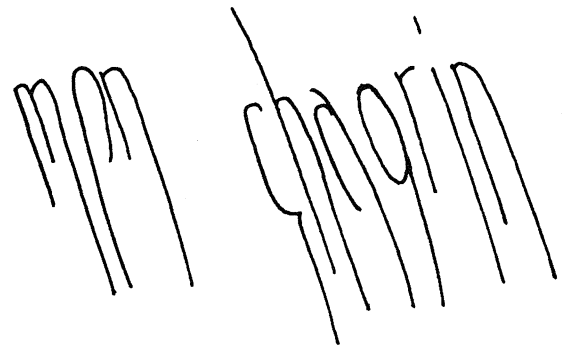


Je pense au temps
que j'ai passé en-dessous de vous
Respirant vos parfums
Et protégée de votre ombre.

J'étais très heureuse
C'était une époque merveilleuse
Vos fruits étaient savoureux
Aujourd'hui il me reste votre image
Comme celle d'un vieux sage
Se promenant dans les pâturages.

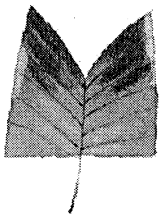
Comment peuvent-ils vous abattre?
N'ont-ils pas de coeur?
Ce n'est que malheur
Et non bonheur
Vous étiez des confidents
Avec qui je partageais tout mon temps.

Hafida



Ce n'était pas une rivière.
C'était des larmes qui coulaient sur mes joues.
Ce n'était pas le jour de la Saint-Valentin.
C'était le jour de la séparation avec mon bien-aimé.

J'étais assise sur un rocher.
Je regardais la mer et les mouettes qui volaient au-dessus des vagues.
C'était le souffle du vent qui me troublait la vue.
Et les nuages qui me cachaient le soleil.



J'ai exprimé mon chagrin d'amour à la mer.
Et je me suis sentie soulagée.

Souad Mansouri

Notre vie dans ce siècle

Je suis né le 18 novembre 1965 et depuis le premier jour jusqu'à mes 27 ans, j'ai cru qu'il suffisait de s'abaisser pour prendre ce que l'on voulait et un jour, j'ai rencontré cette femme qui a bouleversé toutes mes opinions sur la vie. Elle m'a montré ce que c'était vraiment la vie et moi j'ai bien vu que c'était moi qui m'étais toujours trompé ou pire, j'ai été aveugle et maintenant que je vois, j'ai peur.

La vie, qu'est-ce que c'est?

Et bien la vie, c'est un mélange de bonheur, de tristesse, de crainte et de peur mais aussi d'excitation. La plupart des hommes et femmes, on les prépare depuis qu'ils sont nés à vivre et construire leur vie, à aimer leur prochain. Mais parfois, certains, on les guide très mal et comme moi, ils se trompent longtemps sur cette vie qui est simplement devant leurs yeux mais qu'ils ne voient pas ou qu'ils ne veulent pas voir.

C'est bien dommage car la vie est belle.

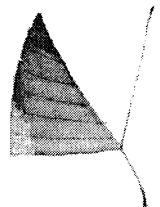
Si on réussit, on dit que c'est parce qu'on est intelligent mais quand on rate, alors on met cette faute sur le dos des autres. Et bien non! Ce n'est pas vrai! Je suis fautif et toi aussi, car si tu avais regardé avec tes yeux et pas avec les yeux des autres, tu aurais vu la vie, la vraie vie et pas l'autre.

Mais bien sûr, c'est plus facile et un jour, tu vois ce qui t'arrive.

Maintenant, il est temps de voir et ne dis pas qu'il est trop tard car ce n'est pas vrai! Non, regarde et apprend! Et surtout, bats-toi pour une vie meilleure et tu sauras que toi, comme moi, on peut voir et apprendre tout car l'humain peut tout faire s'il le veut.

Alors bats-toi pour toi et surtout ne baisse jamais les bras et dis-toi que tu es un gagnant pour la vie.

Rudy Dodion



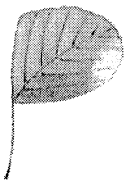
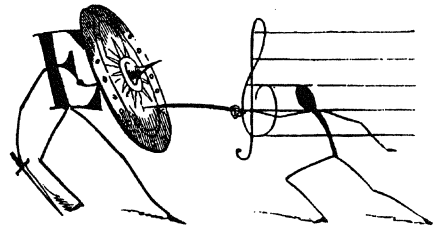
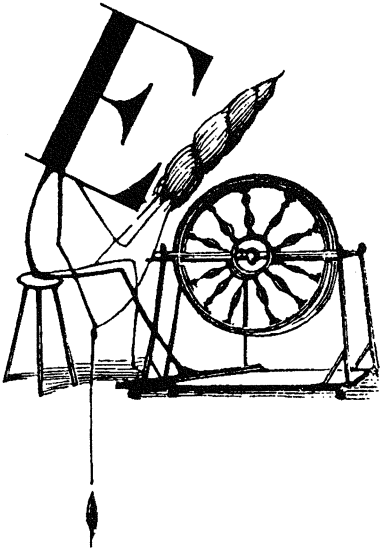
Pour les mineurs,
la vie était dure comme le charbon
leur musique était le marteau piqueur
leurs soleils
étaient les chandelles
des tunnels

Ils ont toujours peur
de rester bloqués au fond
ils pleurent
le noir de leur couleur
et leur famille
prie
pour leur sortie

Au fond de leur coeur
comme une prison,
il n'y a jamais de fleurs
seulement une chanson
qui souhaite le bonheur
de retour à la maison.

Quand il vont voir leur docteur
rares sont ceux qui passent la cinquantaine
au front la sueur,
en main le marteau piqueur
ils n'ont qu'un espoir: c'est que le soir vienne
et que l'enfant qui naîtra un jour
ne verra pas le noir pour toujours.

Aziza Bouchiker





Renaissance

Grand-père,
Me voilà aujourd'hui libre!

J'ai délivré ta voix avide de Justice
Renfermée depuis des lustres
Dans les cachots de la prison...

Enfin, papa j'ai cassé
Les menottes qui, dans le passé,
Blessaient terriblement tes pieds...

Maman Afrique
Tu pourras à présent
Couper le cordon de l'apartheid
Qui étouffait nos enfants
Dès leur naissance...

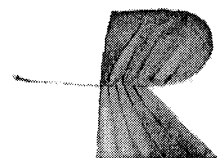
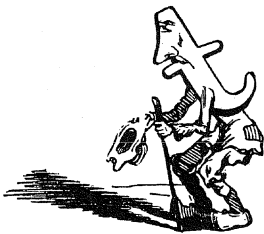
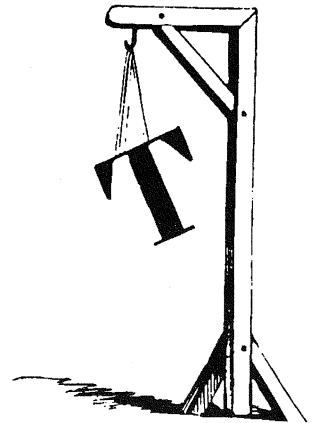
Fièrement, nous avons gagné.
Mon coeur baigne dans la joie!

Quand je respire
Cette odeur de Paix,
J'ai envie de te pénétrer Terre
Pour te féconder de ce désir
Plus fort que la haine!

Oui, laisse-moi jouir
Au travers de ce cri
Qui se répandra dans nos plaines verdoyantes
Et que l'écho ne cessera de répéter

Liberté, amour, dignité

Dinah



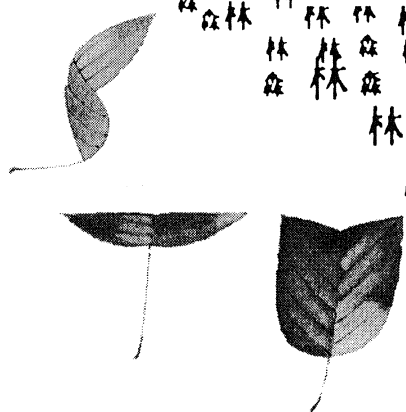
Si j'étais une fleur,
je serais une rose;
pour la femme que j'aime,
je me poserais sur son cœur
pour l'entendre battre
et s'emballer à la caresse de mes pétales.
Et une perle pour me mettre à son cou,
et me rouler sur sa peau et sentir frémir,
frissonner et l'embellir.

Philippe

Une nuit d'été, les parents se sont mélangés
et neuf mois plus tard un beau petit être
a commencé à vivre et à respirer.
Depuis ce jour-là, il y a toujours quelqu'un
auprès de lui.
Quand il grandira, avec son imagination,
il prendra des crayons et il coloriera toutes
les couleurs du ciel.

Patricia

Trois allumettes une à une allumées dans la nuit
La première pour respirer la saveur d'été
La seconde pour savourer la douceur du coup de cœur
La dernière pour assurer le mystère de la liberté
Et l'obscurité toute entière pour avoir aujourd'hui le bien-être des vacances
En quelques jours stupéfiants.



林

森

林

森

林

森

林

森

林

森

L'espérance au bout de la route

Manuel PREUD'HOMME

Anne-Marie DE VOS

Giovanni GREGO

Yvan GERARD

Véronique MOUREAU

Claudia LECLERC

(premier prix dans la catégorie alphabétisation - participation collective)

Il roulait en pensant: «Ce soir-là, j'en avais assez. Une fois de plus, je voyais l'horreur qui défilait devant moi. Encore des pleurs d'enfants, des blessés, des mères désespérées, des cris, du sang. Cette fois, il fallait faire quelque chose; je devais faire quelque chose! Oui, mais quoi?»

Et c'est à cause de cette pensée que nous sommes là, tous les trois. Moi, je suis Jacques le chauffeur. Mon cher et fidèle ami, Pascal est le convoyeur. Alain est le médecin que nous ne connaissons pas.

Et heureusement que nous sommes enfin en route. Malgré tous les problèmes qui se sont posés à nous: le dédouanement, la levée d'embargo, aucun médecin volontaire, les marchandises pas prêtes et j'en passe et les meilleurs.

- «Dans quoi me suis-je encore fourré? Qu'est-ce qui va nous arriver? Parce qu'avec Jacques je suis souvent embarqué dans des situations loufoques. Je me souviens de la fois où nous avons mis des grenouilles dans la serviette du proviseur. Ou en colonie, nous avons caché les vêtements des filles qui se baignaient. Et maintenant? Fini les enfantillages, c'est du sérieux. Et quel sérieux! Car nous partons vers l'inconnu; ou plutôt le trop connu: la guerre, la misère, direction ex-Yougoslavie, l'enfer.»

- «Elise et Piet, pourquoi m'avez-vous laissé dans ce monde trop vaste pour un homme seul? Que de tristesse, de désolation il me reste dans cette nouvelle vie à construire. Que je me sentais inutile. Heureusement que j'ai lu cette demande et que je me suis porté volontaire. Mais qui sont ces hommes et pourquoi sont-ils là? Peu m'importe, moi, je suis là pour oublier ma douleur.»

Et le voyage continue ainsi: en arrêts, en réflexions, en relèves, en discussions, en échanges. Et peu à peu nos trois personnages apprennent à se connaître. Ils atteignent tout doucement leur destination.

Mais ils n'étaient pas au bout de leurs peines. Quelques kilomètres après la frontière, ils sont attaqués par des autochtones affamés. Dans la bagarre, Pascal est fait prisonnier. Jacques veut aller à son secours. Mais Alain n'est pas d'accord car il a très peur. Jacques et Alain se disputent et le chauffeur part seul vers le camp des attaquants. Il réussit -on ne sait trop comment- à libérer son ami. Quand il arrive au camion, plus de camion ni de médecin. Ils sont obligés de se cacher dans les fourrés pour réfléchir à leur situation.

Au moment où Jacques perd tout son courage, un bruit de camion le fait un peu sortir de sa cachette. C'est Alain, pris de remords, qui a changé d'avis. Il les aide à monter dans le camion et fonce comme un fou dans la tente du chef. Ils le menacent avec un couteau et l'obligent à leur rendre le quart de la cargaison. Les autochtones chargent le camion. Nos trois compères repartent, mais cette fois avec un otage qu'ils abandonnent dès qu'ils se sentent en sécurité.

Pascal est très étonné de la réaction contradictoire du médecin et lui demande des explications. Mais celui-ci répond seulement: «soyez contents, je vous ai sauvé la vie, non».

Les relations entre les trois hommes se renforcent, ils forment vraiment un groupe maintenant.

Ils arrivent aux portes de Sarajevo. Le spectacle est désolant: des morts, du sang, des ruines... Ils doivent même descendre du camion pour dégager la route et enlever les cadavres qui les empêchent de passer. Ils sont déboussolés.

Le camion est encerclé de gens, surtout des enfants. Le médecin descend du camion et distribue des friandises. Un peu plus loin, une série de coups de feu éclate. Le camion est touché, le réservoir de diesel coule sur le sol.

Un «casque bleu» surgit et leur demande de le suivre au quartier général. Un peu plus tard un homme accourt et demande un médecin. Alain le suit, il l'amène à l'orphelinat qui vient d'être bombardé. Il fait la connaissance de l'équipe et décide de rester sur place pour l'aider. Jacques et Pascal essayent de l'en dissuader et c'est alors qu'ils apprennent la mort de sa famille lors d'un accident de voiture.

Jacques et Pascal doivent rester une semaine sur place, le temps de réparer le camion. Ils profitent du retour d'un convoi humanitaire pour repartir. Ils reprennent donc la route à deux, puisqu'Alain est resté là-bas.

Au retour, ces deux hommes ne sont plus les mêmes. Trop d'images sont dans leur tête. Plus jamais ils n'entendront les nouvelles de guerre avec les mêmes oreilles, ni ne regarderont les informations avec la même distraction. Quand on revient de l'enfer des hommes, on n'en sort pas indemne; ni du coeur, ni du corps.

On ne pense qu'à une chose: repartir là-bas. Et Alain, que devient-il, le reverront-ils un jour?...

Texte extrait de:

Voyage

*Recueil de textes primés lors du concours d'écriture
pour jeunes et adultes peu lecteurs,
organisé par la Bibliothèque principale de la Ville de Namur
et Lire et Ecrire Namur*

*Disponible au prix de 200fr (+ frais de port)
à Lire et Ecrire Namur (tél: 081/74 10 04).*

*Nous remercions particulièrement pour leur contribution
à ce numéro spécial les associations suivantes :*

 déppi

 lpha 5000

 entre d'Information et d'Education Populaire Namur

 entre d'Initiation pour Réfugiés et Etrangers

 ollectif Alpha

 oordination Bruxelloise pour l'Emploi et la Formation des Femmes

 ar Al Amal

 change et Promotion

 ormation et Aide aux Entreprises

 roupe d'Animation et de Formation pour Femmes Immigrées

 a Chom'hier

 e Piment

 ire et Ecrire Centre et Borinage

 ire et Ecrire Hainaut Occidental

 ire et Ecrire Liège

 ire et Ecrire Luxembourg

 ire et Ecrire Verviers

 ire et Ecrire Waterloo

 aison de Quartier d'Helmet

 aison de Quartier Nord